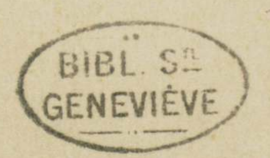
NEVARTE VARD-BADRIGUE
(Mme NEVARTE Mc KENZIE)



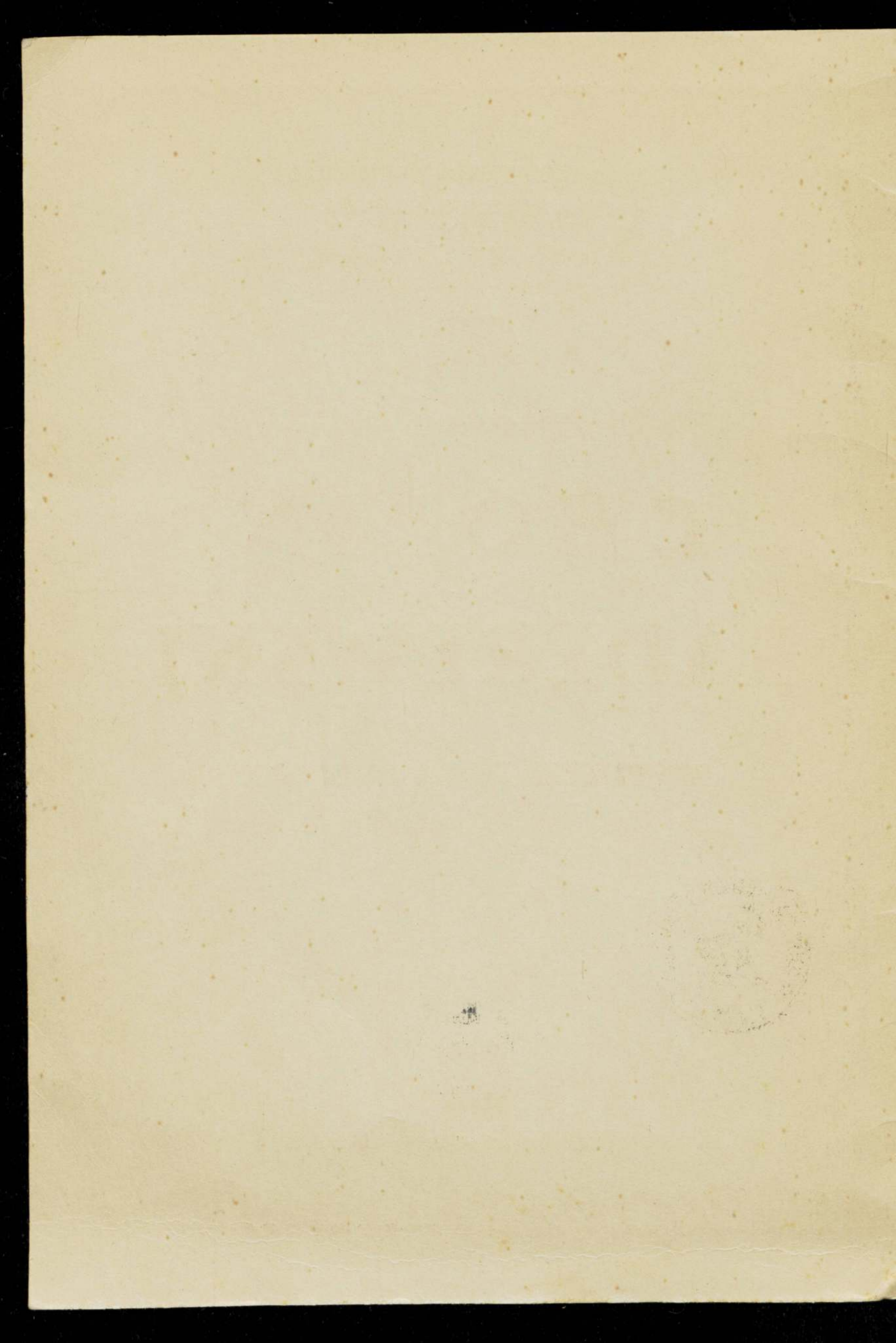
CHOPIN PADEREWSKI

PROPHÈTES DE LA POLOGNE





R. SCHINDLER, ÉDITEUR, LE CAIRE

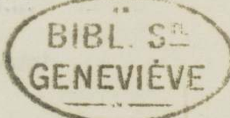


NEVARTE VARD - BADRIGUE

(Mme Nevarte Mc Kenzie)

CHOPIN PADEREWSKI

PROPHÈTES DE LA POLOGNE









R. SCHINDLER, EDITEUR, LE CAIRE

A MON MARI

Then let us pray that come it may,
As come it will, for a' that.
That sense and worth, o'er a' the earth.
May bear the gree, and a' that !

For a' that, and a' that,
It's comin' yet, fo a' that,
When man to man the world o'er
Shall brithers be for a' that.

ROBERT BURNS

,,,.Se receuillir

Rayonner ....



L'ALLEGRO MAESTOSO DE LA " POLONAISE "
OPUS 40, No. 2.

CHOPIN,

CHANTRE NOSTALGIQUE DE LA POLOGNE MARTYRE.

"*Que ton talent, né sur notre sol*
Eclate en tout et partout,
Que tu soies sur les bords du Danube
Sur ceux de la Sprée, du Tibre ou de la Seine
Cultive les mœurs de tes parents
Et, par les sons de ta musique,
Nos Mazurkas et nos Cracoviennes
Chante la gloire de ta patrie.
Oui, tu réaliseras ton rêve,
Sache toujours, Chopin, que par ton chant
Tu donneras la gloire à ton pays."

C'est une froide journée de 1er novembre 1830. Des amis et des musiciens qui ont conduit Chopin jusqu'à Wola, chantent cette cantate composée en son honneur par Elsner. Chopin sourit en regardant de ses grands yeux profonds l'avenir; son immense rêve est de couvrir de gloire sa Pologne aimée. C'est pourquoi il quitte sa maison, son amour, Constance

Gladowska, appelée le lys de Varsovie, et sa terre natale qu'il ne reverra plus jamais. Il va partir pour Vienne. Au milieu de l'émotion générale un ami présente à Chopin une belle coupe d'argent remplie de terre polonaise, en lui disant : "Que cette terre t'accompagne partout et que ton cœur batte à l'unisson du rythme de ta patrie lointaine." Un déchirement se fait en Chopin, mais il sait déjà qu'il n'y a point de conquête sans souffrance et sans renoncement. Ainsi guidé par son instinct musical, Chopin s'acheminera vers une route solitaire, toute de mélodie, d'où, son âme exaltée mais "pure comme une larme", offrira au monde extasié une immortelle musique, le "rythme mélodique" de sa Pologne, sa plus forte passion.

Après avoir passé à Breslau, puis à Dresde, Chopin arrive à Vienne vers la fin de novembre. Et le 29 la révolution nationale éclate en Pologne. La diète polonaise lance un manifeste émouvant pour justifier ce soulèvement: "Si dans cette dernière lutte, la liberté de la Pologne doit succomber... tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation que, si le ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert pour un moment les libertés de l'Europe menacée."

Transporté d'enthousiasme, exalté par une ardeur guerrière, Chopin veut regagner la patrie en danger. Mais son pere, Nicolas Chopin, dans une lettre, le supplie de ne pas abandonner sa carrière d'artiste. Il obéit, il travaille, mais son âme est en agonie : "Vivre ou mourir, tout m'est égal aujourd'hui. Pourquoi suis-je abandonné ? Pourquoi ne suis-je pas avec vous, prenant ma part du danger ?" écrit-il à ses parents. Toutefois, Chopin se décide à quitter cette Autriche

de Metternich ennemie de sa terre natale. Arrivé le 8 Septembre à Stuttgart, il apprend la prise de Varsovie par les Russes. Quel désastre ! pour les siens et pour lui. Sans dire mot, ainsi que dans les moments les plus graves de sa vie d'exilé, Chopin s'assied au piano : la douleur qui gronde dans les profondeurs de son âme meurtrie donne jour à cette déchirante œuvre qu'on appelle "La Révolution" (opus 10, No. 2). Et, il se confie tristement à son carnet de poche : "Les faubourgs incendiés, . . . Matuzinski et Titus tués sans doute ! Paskewitch et ce chien de . . . Mehelew s'emparant de la bien-aimée ville. Moscou commande au monde ! O Dieu ! où es-tu ?"

En cet état d'âme de souffrance exaspérée, Chopin se réfugiera à Paris. C'est l'époque où le romantisme triomphe en France. Le firmament parisien est strié de brillantes étoiles : Lamartine, Vigny, Victor Hugo, Musset, en poésie ; Balzac et George Sand dans le roman; Delacroix, Isabey dans la peinture; Rossini, Meyerbeer, Berlioz, Liszt en musique forment une éclatante constellation: Chopin, appelé l'étoile du Nord, viendra y ajouter un nouvel éclat. Bien que se réclamant de Bach et Mozart, Chopin, par la mélancolie passionnée de sa musique, sera le grand musicien du romantisme véritable, tout d'inspiration. Sa musique, portant le reflet désespéré des deux blessures de son âme : l'Amour et la douleur, rythmes éternels qui alimentent le monde, sera la source où la foule inassouvie viendra puiser tous "les plaisirs du désespoir"; où elle viendra écouter tous les soupirs déchirants du pauvre "moi" souffrant.

En effet, dès son premier concert à Paris, Chopin souleva d'enthousiasme les connaisseurs. "Ce n'est pas un piano, c'est une âme !" s'écria-t-on. Liszt

découvrit dans sa musique une nouvelle phase dans le sentiment poétique à côté d'heureuses innovations dans la forme de l'art. Chopin travaille et son œuvre est féconde. De célèbres virtuoses jouent ses compositions dans les concerts. Mais, la gloire ne le console point : "il reste tout blessé de nostalgies." Même lorsqu'il semble heureux on l'entend soupirer : "O ma patrie !" Les conseils de son compatriote l'écrivain Witwicki sont burinés dans son cœur: "Ayez toujours en vue la nationalité, la nationalité, et encore une fois la nationalité... Cherchez les mélodies populaires slaves comme le minéralogiste cherche les pierres et les métaux dans les montagnes et les vallées... On m'a dit que là-bas, vous vous ennuyez et que vous languissez. Je me mets à votre place : aucun Polonais ne peut être tranquille quand il y va de la vie ou de la mort de sa patrie."

D'ailleurs, l'élite de la Pologne a le regard fixé sur Chopin : princes, poètes, musiciens observent avec orgueil ce jeune homme pâle déjà auréolé de gloire et dont le rayonnement rejaillira sur la patrie aimée. Même Marie Vodzinska, cette jeune fille de dix-neuf ans que Chopin a appelée d'abord "son crépuscule", et plus tard, après la rupture des fiançailles, "moia biéda" — mon malheur —, lui écrivait dans l'un de ses billets : "Nous ne cessons de regretter que vous ne vous appeliez pas Chopinski, ou enfin qu'il n'y ait pas d'autre marque que vous êtes Polonais, car de cette manière les Français ne pourraient pas nous disputer la gloire d'être vos compatriotes." C'est bien là, semble-t-il, le souci perpétuel de celle qui inspira à Chopin, "La valse de l'Adieu", le "Concerto en fa mineur" et "La Grande Polonaise", ainsi que la "Ballade en sol mineur" qui présentait pour Schumann un

des morceaux les plus sauvages et les plus personnels de Chopin. Et, c'est aussi pour cette compatriote aimée, qu'il écrivit dans sa nuit sombre, son "Lento con grand espressione", et huit autres mélodies sur des paroles de Witwicki et de Mickiewicz, "la grande cloche des douleurs polonaises." C'est que la Pologne restait sa source vive, la nappe "où il puisait images et sentiments, le seul rythme efficace, en somme, le moteur de ses énergies."

Et même, comme l'affirme Liszt, de la période de la vie française de Chopin avec George Sand, seule l'impression de l'épisode de la Chartreuse de Valdomosa se retrouve dans ses œuvres. Là, dans une atmosphère de mysticisme décadent, en un hiver pluvieux, le mal l'assaille. Ses préludes sont nés de cette terrible angoisse. C'est l'heure tragique du destin de Chopin. Il y a un prélude, raconte George Sand, qui lui vint par une soirée de pluie lugubre et qui jette dans l'âme un abattement effroyable.... Sa composition de ce soir-là était bien pleine de gouttes de pluie qui résonnaient sur les tuiles sonores de la Chartreuse, mais elles s'étaient traduites dans son imagination et dans son chant par des larmes tombant du ciel sur son cœur. On suppose qu'il s'agit du sixième prélude "où la goutte de la douleur tombe avec une lenteur et une régularité inexorables sur le crâne de l'homme." Et peut-être, Chopin eût-il par sa "communication avec l'inconnaissable", durant cette pluvieuse soirée de solitude complète, la terrible vision d'innombrables gouttes de sang tombant impitoyablement sur la bien-aimée terre de la Pologne martyre ? Car, Liszt dit aussi à propos des œuvres de cette dernière période de la vie de Chopin : "Il ne se servait plus de l'art que pour se donner à lui-

même sa propre tragédie." Et, cette âme de feu n'avait-elle pas fait sienne la tragédie de la patrie bless ée ?

A Paris, chez George Sand — Chopin amène ses compatriotes: Grzymala, le prince Czartoryski, le violoncelliste Franchomm ; les poètes Slovacki, Mickiewicz l'auteur des Dziady — Tête des Morts — On se réunit surtout le soir. Mickiewicz, dans la demi-obscurité du salon, prophétise parfois dans un délire sacré, la résurrection de la Pologne. Chopin, assis au piano, respire une rose. Il glisse légèrement sur les touches jusqu'à ce qu'il ait rencontré la note azurée, la tonalité que son intuition d'artiste désigne être en communion avec l'ambiance générale. La note bleue résonne. Alors, ces émigrés nostalgiques mais priviligiés écoutent extasiés les compositions de "ce génie le plus profond et le plus plein de sentiments et d'émotions qui ait existé, et qui fait parler à un seul instrument la langue de l'infini." Il attaque "la Sibérienne" et chacun évoque l'image tragique des déportés polonais escortés de gendarmes russes, s'en allant dans l'immense plaine neigeuse, au son des clochettes de la troïka vers un avenir sombre. Lorsque Chopin joue sa "Marche Funèbre" qu'il avait composée après le désastre de la Pologne, il semble être la personnification même de la patrie martyre, tant son jeu est passionné, tant son visage pâle exprime la douleur. Les larmes inondent les visages souffrants des émigrés. Le piano se tait et seule la toux de poitrinaire de Chopin déchire le lourd silence du salon. Mais, quand il attaque ses Mazurkas sentimentales et ses Polonaises héroïques, véritables échos de son amour pour sa vieille Pologne, les physionomies s'illuminent d'espérance : la patrie retentit de chants épiques et de marches triomphales, de cris



FREDERIC CHOPIN



CHOPIN CHERCHANT DANS L'INTIMITÉ LA NOTE AZURÉE, POINT LUMINEUX DE SA MUSIQUE UNIVERSELLE..



PADEREWSKI



PADEREWSKI, LORS D'UN RÉCITAL AUX ÉTATS-UNIS.

d'insurrection et de révolte. C'est que dans sa musique "chaque note est une syllabe, chaque mesure un mot." L'un de ses amis qui l'écoute écrit : " Ses regards s'animaient d'un éclat fébrile, ses lèvres s'empourpraient d'un rouge sanglant, son souffle devenait plus court. Il sentait, nous sentions que quelque chose de sa vie s'écoulait avec les sons."

Le suprême concert parisien du cygne polonais eut lieu le 16 février 1848, dans la salle Pleyel ornée de fleurs et de tapis, en présence d'une élite de mondains et d'artistes qui s'était hâtée avec une inquiétude sourde pour venir l'entendre. Ce fut une apothéose ! La Gazette musicale écrivait à ce propos : " Le sylphe a tenu sa parole, et avec quel succès, quel enthousiasme ! Il est plus facile de vous dire l'accueil qu'il a reçu, les transports qu'il a excités, que de décrire, d'analyser, de divulguer les mystères d'une exécution qui n'a pas d'analogue dans notre région terrestre... C'est tout au plus si nous arriverions à vous donner l'idée d'un talent purement idéal, et dans lequel la matière n'entre pour rien. Pour faire comprendre Chopin, nous ne connaissons que Chopin lui-même : tous ceux qui assistaient à la séance de mercredi en sont convaincus autant que nous."

Bien que souffrant, Chopin pour une dernière fois encore, entreprit une tournée de concerts en Grande-Bretagne organisée par Jane Sterling, sa grande admiratrice et son élève. Il fut à Londres le 20 Avril 1848. Mais, ni l'immense succès de ses concerts, ni la sollicitude de la douce Anglaise, ni l'admiration et les prévenances des grands seigneurs et des grandes dames de Londres et d'Ecosse n'ont le pouvoir de le rendre heureux. Sa santé décline. La phtisie le mine. Ses crachements

de sang recommencent. Et en plus, les mauvaises nouvelles arrivées de Pologne le déchirent: "Je souffre d'une nostalgie bête," écrit-il... Et plus loin: " Je me sens seul, seul, seul bien qu'entouré. Je m'affaiblis toujours davantage. Je ne puis plus rien composer, non que l'envie m'en manque mais plutôt les forces physiques..." Hélas! Chopin devait rentrer à Paris pour mourir. Couvert de châles et de cataplasmes, assis dans un fauteuil devant son piano muet et un bouquet de violettes, Chopin attend avec résignation durant des mois, la Libératrice. Et le 17 octobre 1849, entouré d'amis, veillé par sa sœur Louise, par la princesse Marceline Czartoryska aux blanches mains pieuses et par l'abbé Alexandre Jelowicki, son ami d'enfance, bercé par la voix d'or de Delfine Potocka qui chante en étouffant ses sanglots le "Stabat Mater" de Pergolese, Chopin, dans la grâce du Seigneur, à 39 ans entre dans l'éternité.

"L'âme de la musique a passé sur le monde," s'écria Schumann apprenant la mort de Chopin. Le 30 octobre 1849, au milieu d'une grande affluence de sommités du monde musical et littéraire, le cimetière du Père-Lachaise reçut le corps de Chopin, son cœur excepté. Des mains pieuses et fidèles jetèrent sur le cerceuil cette terre polonaise que des amis avaient remis à Chopin, dans une coupe d'argent, dix-neuf ans plus tôt à Wolale jour même où il quittait sa terre natale, en lui disant: "Tu porteras les rythmes de notre Pologne à travers le monde et tu seras la nostalgie vivante de la terre lointaine, tu seras le chantre de l'âme slave, le poète des rythmes et des danses. Que cette terre t'accompagne partout." Il exauça magnifiquement leur vœu. Paderewski a bien dit: "Nous entendons

dans Chopin la voix de toute notre race. De la douce lumineuse, diaphane Berceuse jusqu'à ces deux sonates menaçantes et fortes, comme forgées d'un métal précieux, se dégage la vie de la Pologne alliée à celle du chantre." Et Liszt ! : "Chopin échappait au présent dans les régions impalpables de l'art, s'y réfugiait parmi les souvenirs de sa première jeunesse, dans sa chère Pologne que seule il immortalisait dans ses chants."

Selon le désir de Chopin mourant, on envoya son cœur à Varsovie où on le conserva avec amour, dans l'église de la Sainte-Croix. L'on confirme que durant le carnage odieux de septembre 1939, "lors des bombardements de Varsovie, un obus allemand est tombé sur l'église où reposait le cœur de Chopin. L'urne et le cœur volèrent en éclats." On frémit de douleur devant l'immolation nouvelle de la patrie bien-aimée du génial chantre nostalgique. Mais l'espérance de la résurrection, fleur de la vie, renaît dans les cœurs meurtris, car au milieu du deuil général on croit entendre la voix du cygne polonais : "Nul ne peut m'ôter ce qui m'appartient."

En effet, ses rythmes slaves de Wola, ses Mazurkas, ses Valses, ses Préludes, ses Nocturnes et cette Marche Funèbre, symbole de l'avance inexorable de la Libératrice, toute sa musique ne peut être anéantie par aucune force humaine, si brutale soit-elle : sa musique flotte sur le monde comme de l'encens nostalgique : la musique, flamme ardente de son âme délicate assoiffée de l'infini et de sa passion pour sa Pologne bien-aimée. Frédéric Chopin est, comme dit Paderewski, "le prêtre qui porte aux Polonais dans la dispersion le sacrement de la Patrie."



MENUET CÉLÈBRE

IGNACE PADEREWSKI,

ARTISTE GENIAL, PATRIOTE ARDENT,

SYMBOLE VIVANT DE L'ÂME POLONAISE.

"Agir après avoir chanté, chanter après avoir agi ; être humain au point de faire sa nourriture pathétique de la douleur d'autrui, y compatir et la soulager sans cesse, retourner à la patrie universelle des arts, après avoir reconstitué la patrie terrestre ; c'est l'immortelle leçon que donne le poète à l'homme," disait Paul Léon dans une émouvante apostrophe à Paderewski, après son récital Chopin à la salle Erard, en 1923. Soirée sublime où le poète de la sonorité, pour la libération de sa patrie, après avoir pendant huit ans renoncé volontairement à la musique, venait de reprendre avec une majesté et une sérénité nouvelles son sacerdoce artistique. La Pologne bien-aimée était ressuscitée ! Assis sur sa chaise aussi basse qu'un prie-Dieu, Le Maître étreignait son clavier qui était devenu un autel de glorification. "Après chaque morceau, des mains tremblantes d'émotion applaudissaient jusqu'à l'épuisement, et de la galerie des bras blancs transformaient l'estrade en un parterre de roses."

Mais le célèbre virtuose n'a-t-il pas toujours été reçu à Paris, comme un dieu ? La France a accueilli avec amour dans son sein, ceux qui ont le plus ardemment chanté l'âme frémissante de la Pologne : Chopin, Mickiewicz, Paderewski, triple incarnation d'un même génie. Et, c'est Paris qui consacra Paderewski le 3 mars 1888. Pour le jeune virtuose ce fut le commencement d'une prodigieuse carrière triomphale. On l'entendit avec un enthousiasme délirant à Paris, aux Etats-Unis, sur les rives enchanteresses du lac de Genève. "Avec quelle flamme, quelle imagination, quel essor lyrique, quelle originalité, quelle mélancolique ardeur, le Magicien interprète Mendelssohn, Schumann, Liszt, Beethoven et spécialement Chopin ! Il y apporte le don de tout son être, en véritable devin inspiré," disait A. Mangeot. L'ensorceleur sait répondre à d'interminables ovations avec grâce et avec la majesté d'un chêne balancé par le vent. Quand la tempête a pris fin et qu'il peut gagner le piano, il s'assied rapidement sur sa chaise, étreint aussitôt le clavier de quelques puissants accords pour établir le silence... "Il dispose d'un pouvoir surhumain et il se dégage de son jeu et de sa personne un fluide magnétique qui échappe à l'analyse et que l'on subit de gré ou de force."

Cependant le génie et le charme de l'artiste ne peuvent laisser dans l'oubli la générosité et la noblesse de l'homme. N'a-t-il pas enseigné la bonté par l'art ? Ses libéralités de grand seigneur ne se comptent plus. Elles furent pourtant le prix d'un effort incessant et d'une dépense extraordinaire de lui-même. C'est ainsi qu'il put payer après sa triomphale saison musicale aux Etats-Unis où il avait battu tous les records de recettes, une partie des dettes qu'il fit pendant la guerre de 1914, pour aider sa patrie bien-aimée.

La musique et la Pologne absorbèrent la vie glorieuse mais tourmentée de ce monarque puissant par son génie. Pour sa patrie, il lutta en temps de paix par sa divine musique, en temps de guerre par sa parole ardente. " Quelle miraculeuse chose que ce libérateur, disait Wanda Landowska, dont le geste, la parole et le chant dérivant de la même source, s'enlaçant, s'engendrant, s'enchaînant mutuellement, renforcent l'unisson multiple de son âme héroïque... Et, lorsque après un crescendo grondant, sur un silence profond, l'orateur a suspendu sa dernière parole, on s'attend à l'attaque de l'étude en do mineur, ce cri de révolte et de désespoir que la prise de Varsovie arracha au cœur meurtri de Chopin."

Et voici 1939 ! De nouveau c'est une heure tragique du destin de la Pologne héroïque : ère de persécutions brutales et sanglantes, ainsi que de sacrifices et de générosités. Paderewski, ancien Président de la République polonaise, est élu à Paris par ses compatriotes libres "Membre du Conseil National Polonais." En cette occasion il prononça ces paroles inoubliables, reflet d'une âme intrépide et fière : " La Pologne est immortelle. Nous la délivrerons de sa captivité et la relèverons de ses ruines. Notre pays vivra éternellement plein de puissance et de gloire, pour vous, pour nous, pour l'humanité."

Ainsi le vieillard sublime renonça de nouveau à sa musique. Et cette renonciation est un sacrifice suprême. Il disait : " L'art souverain est de nature cosmique. Ses éléments, ses vibrations, ses tressaillements sont la vie même... Les mélodies de Dieu chantent sans interruption à travers l'immense firmament. Des hommes, des peuples, des étoiles naissent pour réson-

ner, pour chanter et leur vie s'éteint avec leur voix." Mais le grand patriote meurtri accepta la lourde tâche d'aider à reconquérir l'indépendance perdue de la Pologne bien-aimée. "Je ne suis plus un homme vivant, murmurait-il, je suis l'incarnation du désespoir." Et puis, redressant sa noble stature à l'allure seigneuriale, relevant sa tête restée toujours belle, fière, énergique il dit. : "J'ai une grande cause à défendre jusqu'à l'extinction de mes dernières forces. " Il traversa l'Océan et se rendit en Amérique où il s'éteignit le 30 juin 1941. L'espoir de la résurrection de sa Pologne bien-aimée dut éclairer d'une lumière flamboyante les dernières heures endolories de sa vie terrestre. Car il eut la consolation d'entendre le 23 Juin quelques jours avant sa mort, la déclaration du général Sikorsky à l'occasion de la guerre russo-allemande ; " A présent nous sommes fondés à nous attendre à ce que dans ces circonstances la Russie annule le pacte de 1939. Cela nous ramènerait logiquement à la position créée par le traité de Riga qui fut reconnu en 1923 par la conférence des Ambassadeurs et par les Etats-Unis." N'était-ce pas là une preuve tangible de la future résurrection de la Pologne à laquelle il s'était offert en holocauste ?

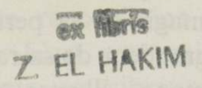
Honneur à Paderewski ! En lui, que de lumière, de puissance et d'energie ! Que d'amour, d'efforts et de souffrances !

Figure saisissante qui semble être surgie des légendes à cause de la magie de sa personnalité, le lyrisme de son cœur, et la grandeur de sa raison. Génie lumineux, poète du piano, illustre compositeur, grand dans la paix ainsi que dans la guerre, Paderewski est, comme le dit Cortot, "le double héros de l'art et de la patrie."

La voix du Maître ne s'éteindra point. Elle charmera éternellement l'humanité assoiffée de musique et de mysticisme. Paderewski renouvellera le miracle de Chopin, son immortel compatriote. Sa Symphonie son Opéra Manru, son Concerto, sa Fantaisie polonaise, son Menuet célèbre, enfin toutes ses mélodies, ses danses polonaises, ses nocturnes chanteront toute l'âme fière et nostalgique de sa patrie. Son immortelle "Marche Nationale", "La Pologne n'est pas morte" fera vibrer les cœurs d'allégresse. Sa musique, toute de flamme et de foi ardente engendrera dans les âmes des semences d'espoir et d'amour : musique humaine, fragment de la musique éternelle.







A 1679
IMPRIMERIE R. SCHINDLER
LE CAIRE